

LA QUERELLE SANS FIN (1) ...

Ces pauvres messieurs de la presse bourgeoise, écrivains opportunistes, et inconsistants pour tout ce qui doit être étudié en profondeur, semblent, face au phénomène du mouvement anarchiste en Espagne, être pris de stupeur comme on peut l'être devant un magicien ou un prestidigitateur, quand on se demande quelle va être la dernière carte sortie de la poche du gilet ou le dernier lapin sorti du chapeau, ou lorsque sans cesse cartes, lapins et réveils défilent en continu. La même chose doit arriver aux journalistes bourgeois qui, après avoir écrit que les anarcho-syndicalistes avaient joué leur dernière carte avec le mouvement de Figols, sont obligés de relater quelques jours après la première grande grève générale contre les déportations.

À n'importe quelle personne sensée et dotée d'un peu de jugeote, il apparaîtra tout à fait normal qu'en Espagne les grèves générales se succèdent sans que pour autant l'une soit plus décisive. Car pour toute personne de bon sens il est évident qu'en Espagne il n'existe pas vingt-deux millions de millionnaires, mais vingt et un million d'êtres humains qui vivent misérablement et un million de parasites qui vivent dans le luxe et que, par conséquent, si une grève générale n'aboutit pas, il sera nécessaire d'en faire une autre et encore d'autres jusqu'à ce qu'enfin l'une d'elles soit victorieuse pour les vingt et un million de travailleurs saignés à blanc, contre le million de privilégiés qui profitent des biens et des richesses de tout le pays.

Pour le journaliste bourgeois, la seule logique et réalité existantes ne s'extraient pas de la vie du pays dans lequel ils végétent, avec les usines fermées, les terres incultes et les millions d'affamés, mais elle émane de l'argent perçu par l'administration de leur journal à chaque fin de mois. C'est bien pour cela qu'à chaque grève générale ou mouvement révolutionnaire de travailleurs, le journaliste bourgeois s'empresse de jeter le discrédit en disant «avec *la grève générale et le mouvement révolutionnaire de Figols les anarchosyndicalistes ont joué leur dernière carte*» ou «*les extrémistes de la CNT, désespérés suite à l'échec de la grève de la Téléfonica et de toutes les défaites qu'ils ont essuyé dans les conflits qu'ils ont menés ont utilisé «leurs dernières cartouches - en lançant des mouvements révolutionnaires pour implanter le communisme libertaire»*. Ainsi était leur style, style de la dernière cartouche, la dernière carte, le dernier lapin, en sous-estimant tous les grands événements historiques qui se déroulaient en Espagne.

Les journalistes bourgeois prêtaient peu d'importance à ce qu'en Espagne ait lieu la première tentative de grande révolution basée sur les principes du communisme libertaire. C'étaient des gens aux mentalités médiocres, dont les concepts ne vont pas au-delà des sentiers battus et qui ignoraient forcément que la vitalité et la jeunesse d'un peuple étaient en marche vers de nouvelles formules de vie sociale.

Il nous incombe de réagir aux accusations qui nous ont été faites, d'avoir lancé des mouvements révolutionnaires en faisant perdre de grandes grèves. Cela est certain, et l'explication ne pourra pas être plus claire. Si les grèves ne se perdaient pas, les travailleurs obtiendraient toutes les améliorations indispensables à leur bien être. Mais comme les grèves se perdaient presque toutes, les ouvriers devaient renoncer aux conditions de vie et à la considération sociale auxquelles ils aspiraient.

Mais, pourquoi perdions-nous les grèves? La grève de la Téléfonica, comme celle de Prat, de Cardona, des Chemins de fer, de la métallurgie, des transports de Barcelone, échouaient parce que les

(1) D'après «L'écho des pas» - Juan GARCIA OLIVER - Éditions Le Coquelicot - 2014.

ouvriers étant confrontés aux bourgeois et aux sociétés anonymes, le gouvernement de la République pesait de tout son poids du côté des capitalistes. C'est bien pour cela que l'on perdait les grèves et il aurait été vain de croire que l'on pouvait vaincre par des grèves partielles le bloc des deux plus grands pouvoirs d'une nation: le capital et l'État.

Dès lors que l'État républicain espagnol se mettait au service des capitalistes nationaux et étrangers, il n'y avait aucune raison pour que les grèves partielles atteignent un niveau économique dans les usines, les ateliers, les entreprises. Le pouvoir de l'État ne peut être vaincu que par celui de la révolution.

Cela justifie les mouvements révolutionnaires que nous venons de vivre. Et justifie aussi tous les mouvements révolutionnaires à venir qui feront dire aux journalistes bourgeois que l'anarchisme espagnol est en train de jouer sa dernière carte. Les journalistes bourgeois font probablement allusion à la dernière carte d'un jeu sans fin.

Depuis sa cellule, 10/3/1932,

Juan GARCÌA OLIVER
